

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=ARSS&ID_NUMPUBLIE=ARSS_160&ID_ARTICLE=ARSS_160_0022

« Une ville noire dans la blanche ». Le ghetto étasunien revisité

par Loïc WACQUANT

| Le Seuil | Actes de la recherche en sciences sociales

2005/5 - 160

ISSN 0335-5322 | ISBN 2-02-084025-1 | pages 22 à 31

Pour citer cet article :

— Wacquant L., « Une ville noire dans la blanche ». Le ghetto étasunien revisité, Actes de la recherche en sciences sociales 2005/5, 160, p. 22-31.

Distribution électronique Cairn pour Le Seuil.

© Le Seuil. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



Un jour gris de novembre 2003 sur la 63^e rue de Chicago.

« Une ville noire dans la blanche » Le ghetto étasunien revisité

« Les Américains blancs autant que noirs détiennent des résistances profondes au fait de présenter le problème noir, fût-ce verbalement, dans son épouvantable ampleur, dans l'entière plénitude de sa signification. »

Richard Wright
Préface à *Black Metropolis*, 1945.

La signification du « ghetto » dans la société et les sciences sociales étasuniennes a évolué au fil du temps en fonction de la façon dont les élites intellectuelles et politiques du pays ont perçu et traité les problèmes entremêlés d'ethnicité et de pauvreté dans la métropole, sur fond d'une culture nationale foncièrement anti-urbaine qui fait de la grande ville un vecteur de dissolution et de danger¹. On peut, schématiquement, distinguer trois stades dans la trajectoire sémantique du terme conduisant au débat contemporain et à la paradoxale « déracialisation » d'une notion initialement conçue et traditionnellement déployée pour désigner un instrument de domination ethnoraciale.

Le ghetto éviscéré

De la présidence d'Andrew Jackson à celle de Theodore Roosevelt (soit durant la période 1830–1900), le terme de *ghetto*, importé du Vieux Monde, est appliqué strictement aux quartiers à forte proportion (réelle ou imaginée) de Juifs d'origine est-européenne qui s'installent dans les villes portuaires de la côte est. Durant cette période, les quartiers de dégradation physique et sociale dont on considère qu'ils contrarient

les entreprises d'élévation individuel et d'amélioration collective sont appelés *slums* – terme imparfaitement traduit par « taudis », puisque cette traduction ne retient pas la dimension essentiellement politique et morale du vocable étasunien, qui exprime avant tout l'anxiété sociale générée par l'urbanisation, l'industrialisation et le regain d'immigration qui chamboulent alors la physionomie du pays². La « découverte » du *slum* fut ainsi l'impulsion majeure derrière l'essor de la philanthropie, du courant de réforme morale et des investigations urbaines, dont attestent la fondation de l'American Social Science Association en 1865 puis le développement du mouvement des *settlement houses* dans les grandes villes du Nord-est et du Midwest.

Durant et après l'ère du Progressisme (1890–1913), le « ghetto » s'élargit pour désigner le confinement sociospatial des nouveaux arrivants dans la métropole, notamment les familles des classes populaires immigrés d'Europe du sud et d'Europe centrale, mais aussi les Afro-Américains qui fuient le régime oppressif du Sud ségrégationniste pour rallier la « terre promise » du Nord industriel³. Le terme se réfère alors de façon lâche mais constante à l'*intersection* entre quartier ethnique et taudis, soit ces lieux où

1. Morton White et Lucia White, *The Intellectual Versus the City: From Thomas Jefferson to Frank Lloyd Wright*, New York, Oxford University Press, 1977, et Paul Boyer, *Urban Masses and Moral Order in America, 1820–1920*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1978.
2. Roy Lubove, *The Progressives and the Slums: Tenement House in New York City, 1890 to 1917*, Pittsburgh, University of

Pittsburgh Press, 1962.
3. Carole Marks, *Farewell–We're Good and Gone: The Great Black Migration*, Bloomington, Indiana University Press, 1989, et Loïc Wacquant, « De la "terre

promise" au ghetto : la "Grande Migration" noire américaine, 1916–1930 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 99, septembre 1993, p. 43-51.

ségrégation, dégradation de l'environnement, surpeuplement et misère (liée au chômage et à l'instabilité de l'emploi) s'allient pour exacerber les maux urbains et entraver la participation à la vie sociétale. Cette conception reçut ses lettres de noblesse scientifique des sociologues de l'École de Chicago, qui formulent durant l'entre-deux-guerres un modèle dit écologique des processus d'urbanisation qui présente la formation d'enclaves ethniques comme un phénomène « naturel » (il relève de la « compétition pour l'espace » qui procède chez les humains « comme chez les plantes ») et met sur le même plan structural et fonctionnel les « colonies » d'immigrés récents venus d'Europe (Irlandais, Italiens, Allemands, Polonais, Juifs, etc.), la « Ceinture noire » où s'agglomèrent les Afro-Américains arrivés des États du Sud et même les « zones de vice⁴ ».

Ce n'est qu'après la Seconde Guerre mondiale que le champ sémantique du ghetto se rétrécit pour venir signifier presque exclusivement la *relégation forcée des Noirs américains* dans des districts compacts et dégradés des centres-villes. Deux facteurs alimentent cette contraction : la montée en puissance du Mouvement des droits civiques, qui conduit au rejet collectif par la communauté noire du régime des castes, et le contraste croissant entre la dispersion résidentielle fluide des « blancs ethniques » et la réclusion persistante des descendants d'esclaves adossés aux différences structurales et expérientielles entre colonie européenne et Ceinture noire. La vague d'émeutes qui, de Watts à Détroit, secoue les quartiers afro-américains des métropoles au milieu des années 1960 achève de solidifier l'équation « ghetto égale ghetto noir » dans le champ politique comme dans celui des sciences sociales⁵. On trouve certes quelques références éparses aux « ghettos blancs » jusqu'au début des années 1970⁶. Mais l'« analogie immigrée », selon laquelle les Afro-Américains devraient leur marginalité persistante au fait d'être le « dernier des groupes immigrés » est enfin démasquée pour ce qu'elle est depuis l'origine : un parallogisme historique ainsi qu'une « gigantesque

erreur de calcul⁷ » commise par tous ceux qui avaient escompté que l'urbanisation finirait par atténuer voire effacer la ligne de démarcation raciale de l'Amérique.

Dans chacune de ses trois incarnations étasuniennes passées, la notion de ghetto a ainsi englobé et étroitement lié les idées de division et d'homogénéité ethnoraciales avec celles de confinement spatial et de fermeture sociale⁸. Les études sur l'intersection entre race, pauvreté et politique sociale dans la métropole étasunienne, qui se sont développées après le milieu de la décennie 1980 sous la bannière de la catégorie ambiguë d'*underclass*, ont brusquement dévié de cette lignée sémantique en ceci qu'elles tendent à assimiler au ghetto tout périmètre de très grande pauvreté, indépendamment de son peuplement, de son organisation sociale et de sa fonction dans l'ensemble urbain⁹. À première vue, il pourrait sembler qu'une telle redéfinition est le fruit d'un simple réajustement technique requis pour saisir les structures émergentes de l'exclusion urbaine qui brouillent ou même traversent la ligne de démarcation raciale. Mais à y regarder de plus près ce déplacement lexical s'avère être un coup de force conceptuel commandé par de simples considérations tactiques de « politique » publique : il revient en fait à *expurger le facteur racial* de l'équation causale et il *rabat le ghetto sur le taudis*, alors même que tout indique que le schisme blanc / noir continue d'être un déterminant primordial de la marginalité au sein des centres urbains.

Cela parce que le revenu est une variable que les analystes et les architectes des politiques publiques trouvent plus « amène » : elle ne prête pas à controverse ; elle est idéologiquement inoffensive ; et elle semble facile à mesurer et à manipuler – autant de propriétés qui l'opposent au facteur racial. C'est ainsi qu'au sortir de la décennie 1980, pour la première fois dans sa longue vie en Amérique, le concept de « ghetto » a été dépouillé de son référent ethnoracial et dénudé de toute mention à l'oppression collective et au pouvoir de groupe. Une notion institutionnelle

4. Robert E. Park, Ernest Burgess et Roderick McKenzie, *The City: of Human Behavior in the Urban Environment*, Chicago, University of Chicago Press, 1925, et Louis Wirth, *The Ghetto*. Chicago, University of Chicago Press, 1928, p. 6 (traduction française : *Le Ghetto*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1980).

5. Kerner Commission, *The Kerner Report. The 1968 Report of the National Advisory Commission on Civil Disorders*, New York, Pantheon, [1968] 1989.

6. Robert E. Forman, *Black Ghettos, White Ghettos, and Slums*, Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1971, et David R. Goldfield et James B. Lane (dir.), *The Enduring*

Ghetto, Philadelphie, J. B. Lippincott Company, 1973.

7. Richard C. Wade, « The Enduring Ghetto: Urbanization and the Color Line in American History », *Journal of Urban History*, 17(1), novembre 1990, p. 4-13.

8. Il faut se souvenir que, lorsque le terme commença à être utilisé pour se référer d'abord aux quartiers juifs puis aux autres districts immigrés des villes, les nouveaux arrivants en Amérique qui n'étaient pas d'origine anglaise étaient couramment « racisés » : les Allemands, Italiens, Polonais et Irlandais étaient perçus comme des groupements distincts sur le plan biologique autant que culturel, et comme ayant

chacun ses propres mœurs et ses caractéristiques héréditaires distinctives (Matthew Frye Jacobson, *Whiteness of a Different Color: European Immigrants and the Alchemy of Race*, Cambridge (MA), Harvard University Press, 1998).

9. Voir, pour quelques exemples typiques, Mark A. Hughes, « Formation of the Impacted Ghetto: Evidence from Large Metropolitan Areas, 1970-1980 », *Urban Geography*, 11(33), 1990, p. 265-284 ; William Julius Wilson, *When Work Disappears. The World of the New Urban Poor*, New York, Knopf, 1996 ; Christopher Jencks et Paul E. Peterson (éds), *The Urban Underclass*, Washington, The Brookings Institution,

1991 ; James A. Devine et James D. Wright, *The Greatest of Evils: Urban Poverty and the American Underclass*, New York, Aldine, 1993 ; pour un panorama épistémologique et une critique théorique des trois incarnations (structurale, behavioriste et néo-écologique) de ce concept hybride et de sa place dans le débat savant et civique aux États-Unis, voir Loïc Wacquant, « L'*underclass* urbaine dans l'imaginaire social et scientifique américain », in Serge Paugam (dir.), *L'Exclusion. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1996, p. 248-262 (la même critique vaut *mutatis mutandis* pour la notion floue et hétéroclite d'« exclusion »).

à faces multiples s'est ainsi vue reformulée en un descripteur démographique plat et unidimensionnel qui obscurcit l'histoire et la réalité persistante de la division raciale aux États-Unis.

On peut immédiatement détecter cet effacement de la domination ethnoraciale dans les travaux des principaux spécialistes de l'*underclass* et de ses dérivés au sein des *policy studies*. Ainsi, dans son livre, *When Work Disappears*, William Julius Wilson rapporte avec approbation que « dans leurs efforts pour examiner empiriquement le problème de la pauvreté du ghetto partout dans le pays, les chercheurs en sciences sociales en sont venus à définir les quartiers du ghetto comme les quartiers situés dans les aires de recensement relevant de la *ghetto poverty* », c'est-à-dire les zones « dans lesquelles au moins 40 % des habitants sont pauvres » (selon les critères administratifs fixant le « seuil de pauvreté » officiel du gouvernement fédéral)¹⁰. L'autorité scientifique la plus éminente du pays sur la question endosse ici cette altération conceptuelle, qu'il justifie en citant les enquêtes de deux chercheurs de la Kennedy School of Government de Harvard, Paul Jargowski et Mary-Jo Bane (qui deviendra plus tard Secrétaire d'État à l'aide sociale dans le premier gouvernement Clinton). Jargowski et Bane, quant à eux, se réfèrent, de manière parfaitement circulaire, à l'« usage courant » de cette nouvelle définition basée sur le revenu¹¹ pour justifier le fait de purger toute notion de restriction ethnoraciale de leur opérationnalisation¹².

La métropole noire revisitée

Il suffit pourtant de se tourner vers l'histoire urbaine des Afro-Américains pour réaliser qu'un ghetto n'est pas un simple agglomérat de familles pauvres, pas plus qu'une accumulation spatiale de conditions sociales indésirables – défaut de revenus, dégradation du logement, ou criminalité endémique et autres comportements perturbateurs ou « antisociaux » – mais une *forme institutionnelle*. Il est l'instrument de fermeture et de pouvoir ethnoracial (*Schliessung et Macht* dans le vocabulaire wébér-

rien) au moyen duquel une population considérée comme mal famée, souillée et dangereuse est à la fois isolée et contrôlée.

S'étendant au long du demi-siècle qui court de la Première Guerre mondiale à la Révolution des droits civiques, le « ghetto communautaire » de l'ère fordiste disséqué avec minutie par l'école historiographique de la *ghetto synthesis*¹³ était le produit de la confluence entre la migration de masse vers les villes du Nord et l'industrialisation de la paysannerie afro-américaine des États du Sud, qui a conduit à la prolétarisation des Noirs dans le contexte d'un régime de caste rigide tressé dans le tissu matériel et symbolique de la métropole et imposé par un mélange de contrainte juridique, de coutume et de violence brute. Harlem à New York, le South Side de Chicago et Paradise Valley à Détroit ne furent jamais de simples territoires de délabrement écologique et de dénuement social : ils étaient – et ils sont encore – la manifestation concrète d'un rapport de pouvoir entre la société blanche dominante et sa caste noire subordonnée.

De même que le confinement forcé des Juifs dans les cités médiévales favorisa la cristallisation d'un complexe institutionnel distinct¹⁴, l'imposition par les Blancs d'une barrière de couleur inflexible comme rempart de la séparation de groupe entraîna la formation d'« une ville artificielle » avec ses propres « écoles, ses propres hôpitaux, et autres institutions uni-raciales¹⁵ », nichée au cœur de la métropole étatsunienne et pourtant socialement coupée d'elle. Dans les deux cas, la fonction remplie par la constellation sociospatiale ainsi engendrée est la même : permettre au groupe dominant, les Chrétiens dans la cité-État de la Renaissance européenne, les Blancs dans la ville industrielle des États-Unis modernes, de maximiser les profits tirés d'une catégorie ethnoraciale subordonnée tout en minimisant le contact social avec celle-ci, et donc les risques corrélatifs de contamination et de dévaluation symboliques. C'est cet assemblage fait de séparation et de duplication institutionnelles, d'intrication structurelle et de claustration expérientielle – et non la prévalence, l'intensité, ou la persistance de

10. W. J. Wilson, *op. cit.*, p. 12, souligné dans le texte original.

11. Paul A. Jargowski et Mary Jo Bane, « Ghetto Poverty in the United States, 1970–1980 », p. 235-273, in C. Jencks et P. E. Peterson (éds), *The Urban Underclass*, *op. cit.*

12. Pour une discussion élargie des coûts analytiques et des pièges politiques de cet abandon de la dimension institutionnelle du « ghetto », voir Loïc Wacquant, « Three Pernicious Premises in the Study of the American Ghetto », *International Journal of*

Urban and Regional Research, 20, juin 1997, p. 341-353, et les « commentaires » qui ont fait suite à cet article entre juin 1997 et février 1998 (de Michael B. Katz, Janet Abu-Lughod, Herbert Gans, Javier Auyero, Kenneth L. Kusner, Paul Jargowski, Ceri Peach et Sharon Zukin).

13. Ce large éventail de travaux historiques, qui ont en commun d'être fortement marqués par l'irruption du Mouvement des droits civiques, comprend les célèbres monographies de Gilbert Osofsky sur Harlem, d'Allen Spear sur Chicago, de

David Katzman sur Détroit, et de Kenneth Kusner sur Cleveland. Joe William Trotter Jr., « Afro-American Urban History: A Critique of the Literature », in *Black Milwaukee: The Making of an Industrial Proletariat, 1915–1945*, Urbana, University of Illinois Press, 1985, p. 264-282, offre un panorama critique de l'émergence et des limites de cette « école ». Pour une réactualisation de ce débat dans la longue durée historique, voir Joe W. Trotter, Earl Lewis et Tera W. Hunter, *The African American Urban Experience: Perspectives from the*

Colonial Period to the Present, New York, Palgrave MacMillan, 2004.

14. Richard Sennett, *Flesh and Stone: The Body and the City in Western Civilization*, New York, W. W. Norton, 1994, p. 212-253 (traduction française : *La Chair et la pierre. Le corps et la ville dans la civilisation occidentale*, Paris, Passion, 2002).

15. Gunnar Myrdal, *An American Dilemma*, New York, Harper and Row, 2 vols, 1945, p. 618.

la pauvreté – qui distingue le mode d'urbanisation des Noirs de la trajectoire métropolitaine de tous les autres groupes dans l'histoire étasunienne¹⁶.

De fait, cet *emboîtement institutionnel forcé fondé sur le confinement spatial* a été dûment pointé – même s'il n'a pas été thématiqué comme tel – par tous les plus grands chercheurs afro-américains qui se sont penchés sur le dilemme urbain des Noirs au XX^e siècle. Sur la lancée de son analyse novatrice du *Philadelphia Negro*, W. E. B. Du Bois mena une étude sociale sur *The Black North in 1901*. Remarquant que « le problème noir n'est pas l'apanage exclusif du Sud du pays », il y décrit le New York noir comme « un monde en soi, fermé au monde extérieur et presque inconnu de lui, avec ses églises, ses clubs, ses hôtels, saloons, et associations caritatives ; avec ses propres distinctions sociales, ses distractions et ses ambitions¹⁷ ».

La cause de cet « environnement social particulier et inhabituel qui affecte dans une certaine mesure toutes les autres forces sociales¹⁸ » : l'exclusion systématique infligée par les Blancs, ancrée dans un préjugé de caste omniprésent. Dans une communication sur « La race noire aux États-Unis d'Amérique » présentée lors du First Universal Races Congress tenu à Londres en 1911, Du Bois revient sur ce point : du fait du rejet de la part des Blancs, « il s'est développé en Amérique un monde noir qui possède sa propre vie économique et sociale, ses églises, ses écoles et ses journaux ; sa littérature, son opinion publique et ses idéaux ». De surcroît, « cette vie passe largement inaperçue et reste inconnue en Amérique même¹⁹ ».

Dès les premières pages de son portrait classique de *Black Manhattan* en 1930, James Weldon Johnson fait écho à cette vision lorsqu'il écrit : « Ici c'est donc Harlem – pas simplement une colonie ni une communauté ni un peuplement ; pas du tout un “district” (*quarter*) ni un taudis ni une marge – mais une ville noire, située au cœur du Manhattan blanc, et qui contient plus de Noirs au kilomètre-carré que n'importe quel autre coin de la terre²⁰. » Encore une fois, « l'incongruité apparente et la merveille [*wonder*] de cette métropole noire au cœur de la grande métropole blanche occidentale » s'explique aisément dès lors qu'on prend en compte la longue durée des relations d'antipathie qui se sont développées entre les Blancs et les esclaves africains et leurs descendants.

Le schéma de la « ville noire dans la blanche » est bien sûr épical dans les travaux de St. Clair Drake et Horace R. Cayton. Le titre même de leur maître-livre, *Black Metropolis*, résume bien les notions combinées de segmentation, d'emboîtement et de parallélisme institutionnel. Drake et Cayton font remarquer dans le chapitre qui ouvre l'ouvrage que dès 1940 plus des neuf dixièmes des 337 000 Noirs de Chicago se trouvaient « solidement entassés » dans une « étroite langue de terre de onze kilomètres de longueur et deux kilomètres et demi de largeur », et ils s'y concentraient toujours davantage alors même que « les communautés des immigrés nés à l'étranger se désintégraient » et se dispersaient rapidement dans le paysage urbain. De fait, le cœur de leur enquête est la croissance, l'agencement interne et la texture expérientielle de cette métropole noire « dans le ventre de la blanche ». Son objet est d'élucider « les modèles de vie et de pensée, les attitudes et les coutumes qui font de la Métropole Noire une ville dans la ville, unique et distinctive. Comprenez la Ceinture Noire de Chicago et vous comprendrez les Ceintures Noires d'une douzaine de grande villes étasuniennes²¹. »

Ce sentiment de vivre dans une ville qui leur est propre, distincte et coupée de la métropole blanche englobante était si enveloppant que les *brown Chicagoans* – comme les Afro-américains de l'époque s'appelaient eux-mêmes – tenaient une élection fictive du « Maire de Bronzeville ». Lancée en 1930 comme une opération publicitaire pour stimuler le tirage du *race newspaper* le *Chicago Bee*, puis organisée plus tard par son rival le *Chicago Defender*, cette compétition annuelle attirait des dizaines de milliers de participants au milieu du siècle. Le vainqueur était généralement un homme d'affaires dont la mission était de se comporter comme le simili-représentant et porte-parole de la « ville noire dans la blanche » : « Durant son mandat, on attend de lui qu'il serve comme symbole des aspirations de la communauté. Il rend visite aux églises, il émet des plaintes auprès du maire de la ville, et il agit comme l'hôte officiel des visiteurs de Bronzeville²² ». Le faux maire de Bronzeville était ainsi l'incarnation vivante de l'enfermement communautaire et de la place subordonnée des Afro-Américains dans la métropole fordiste. Il exprimait l'aspiration collective à l'autonomie et à la dignité des résidents du ghetto en même temps que leur implacable déni²³.

16. Pour une vue d'ensemble des études sur l'urbanisation afro-américaine qui apportent indirectement des matériaux précieux sur ce point, voir Joe W. Trotter, "African Americans in the City: The Industrial Era, 1900–1950", *Journal of Urban History*, 21(4), mai 1995, p. 438-457, et Kenneth L. Kusmer, "The Enduring Ghetto: Urbanization and the Color Line in American History", *Journal of Urban History*, 21(4),

mai 1995, p. 458-504.

17. W. E. B. Du Bois, *On Sociology and the Black Community*, édité et préfacé par Dan S. Green et Edwin D. Driver, 1978, p. 152.

18. *Ibid.*, p. 75.

19. *Ibid.*, p. 107.

20. James Weldon Johnson, *Black Manhattan*, avec une nouvelle introduction de Sondra Kathryn Wilson, New York, Da

Capo, [1930] 1981, p. 3-4.

21. St. Clair Drake et Horace R. Cayton, *Black Metropolis: A Study of Negro Life in a Northern City*, 2 vols, éd. révisée et augmentée, New York, Harper and Row, [1945] 1962, p. 12 (rééd. University of Chicago Press, 1993).

22. St. C. Drake et H. R. Cayton, *op. cit.*, p. 383.

23. Sous cet angle, le maire de Bronzeville

est un analogue moderne partiel du chef du *Rathaus* des ghettos juifs de Francfort ou de Prague au XVIII^e siècle, à ceci près que le poste de ce dernier était officiellement codifié par la loi et reconnu par les autorités politiques de la ville (voir Ruth Gay, *The Jews of Germany: A Historical Portrait*, introduction de Peter Gay, New Haven, Yale University Press, 1992).



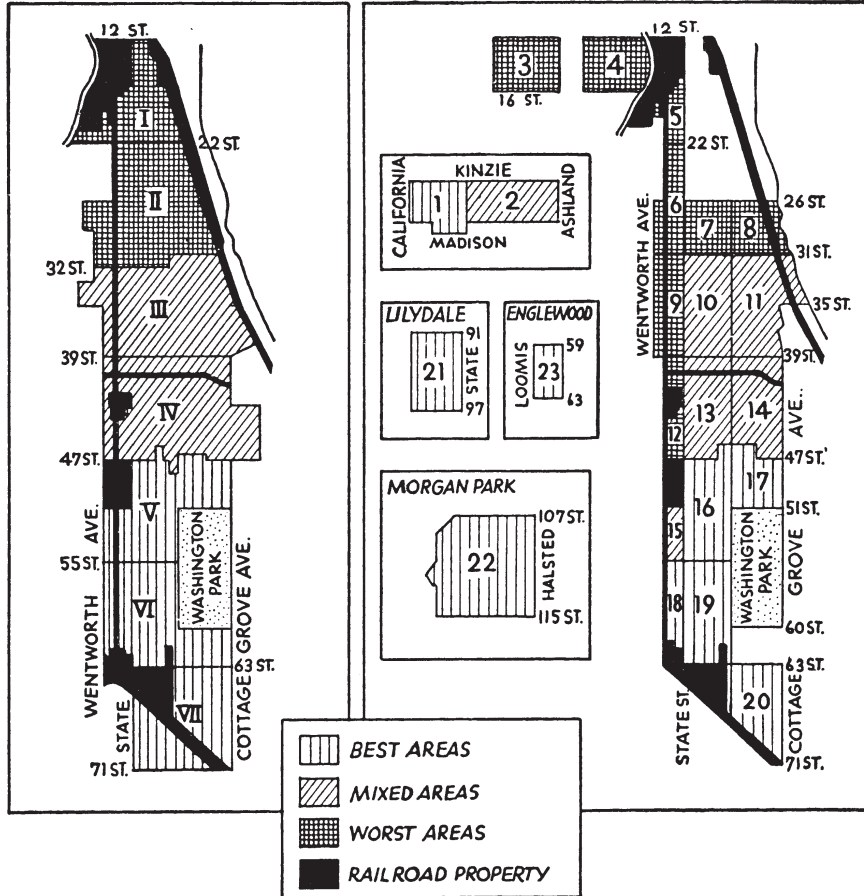
BLACK METROPOLIS

A Study of Negro Life in a Northern City

ST. CLAIR DRAKE & HORACE R. CAYTON

WITH AN INTRODUCTION BY RICHARD WRIGHT
AND A NEW FOREWORD BY WILLIAM JULIUS WILSON

Figure 22
ECOLOGICAL AREAS WITHIN NEGRO COMMUNITY
 AS DEFINED IN 1920 AS DEFINED IN 1930



The “zones” (note Roman numerals) as defined in 1920 are from E. Franklin Frazier, *The Negro Family in Chicago*, University of Chicago Press, 1932. The “districts” (note Arabic numerals) as defined in 1930 are from Cayton-Warner Research maps. The “types of neighborhood” (“best,” “mixed,” and “worst”) were defined by the latter group and have been superimposed on Frazier’s zones. Neighborhood areas were classified on the basis of median rentals, median education, and juvenile delinquency, illegitimacy and insanity rates. Extensive demolition of substandard housing took place in the northern end of the Black Belt between 1920 and 1930.

LA STRUCTURE SOCIALE ET SPATIALE DU GHETTO DU SOUTH SIDE DE CHICAGO DANS L'ENTRE-DEUX GUERRES, in St. Clair Drake et Horace R. Cayton, *Black Metropolis: A Study of Negro Life in a Northern City*, [1945].

Dans son panorama de l'urbanisation noire au XX^e siècle, E. Franklin Frazier confirme que « l'expansion de la communauté noire a suivi le modèle d'une ville autonome [*self-contained*] » dotée de la plupart des fonctions et services dont sa population a besoin pour organiser sa vie socioculturelle en semi-indépendance de la société blanche englobante qui la rejette : hôpitaux, églises, commerces, lieux de divertissement, et même des associations caritatives et d'assistance sociale²⁴. Certes, le compte rendu que Frazier livre de la structure sociospatiale de la population urbaine noire n'est pas d'une pièce, du fait de la tension tenace entre le paradigme écologique qu'il épouse et la réalité empirique qu'il scrute à l'aide de celui-ci.

Parce qu'il est profondément attaché au modèle radial de peuplement et de succession au sein de la métropole codifié par Ernest Burgess dans *The City*, Frazier soutient, d'un côté, que « le caractère général de ces communautés noires a été déterminé par les mêmes forces économiques et culturelles qui ont façonné l'organisation de la communauté urbaine dans son ensemble²⁵ ». Bien que les Blancs aient résisté avec furie à l'« invasion » de leurs quartiers par les Afro-Américains, Frazier prétend que « ni la violence ni la formation d'associations de propriétaires [interdisant aux Noirs d'acheter ou de louer des logements dans les quartiers blancs] n'ont été capables de stopper l'expansion de la communauté noire selon un schéma en harmonie avec la croissance de la ville²⁶ ».

Mais, d'un autre côté, il est un observateur trop perspicace et diligent de la vie urbaine pour ne pas reconnaître que le « tri et l'ordonnement [*sifting and sorting*] de la population, des classes socioprofessionnelles et des institutions » prennent un tour tout particulier dans le cas des Afro-américains puisqu'ils s'effectuent entièrement à l'intérieur des frontières de la Ceinture Noire. Dans un article paradigmatique de l'École de Chicago intitulé « Negro Harlem : Une étude écologique », fondé sur son travail comme directeur de la Mayor's Commission on the Causes of the Harlem Riot of 1935, Frazier propose d'amender ainsi l'hypothèse écologique classique sur la distribution spatiale des activités humaines dans la ville : « Lorsque un groupe racial ou culturel est rigoureusement ségrégué et mène une vie communautaire plus ou moins indé-

pendante, de telles communautés locales peuvent se développer selon le même schéma de zones [concentriques] que la communauté urbaine englobante²⁷. » Mais alors elles le font strictement dans les limites du territoire séparé dans lequel elles sont confinées, plutôt qu'à travers toute l'étendue de la métropole. Avec cette pirouette conceptuelle, Frazier sauve le modèle écologique mais il laisse inexplicé un fait aussi têtue qu'encombrant : de tous les groupes ethniques (racisés ou non) alors présents dans les grandes villes étatsuniennes, seuls les Noirs vivent au sein d'un complexe urbain autonome qui leur est propre et dont l'organisation reflète celle de la ville environnante.

August Meier et Elliott Rudwick réitèrent le caractère distinctif de ce phénomène dans leur vaste récit de l'épopée afro-américaine. Dans *From Plantation to Ghetto*, ils décrivent notamment comment « les structures institutionnelles de la communauté noire – les églises, les clubs, les ordres fraternels – étaient centrées sur le ghetto » et agissaient comme un puissant mécanisme d'attraction et de cohésion internes²⁸. Mais, et ce point mérite d'être souligné, l'affinité interne au groupe dérivait de l'hostilité entre groupes : « Les attitudes d'animosité raciale de la part des Blancs, qui exigeaient l'exclusion des Noirs des zones résidentielles blanches, étaient le facteur de base responsable de la création et de l'expansion des ghettos ». Et les ghettos favorisaient en retour l'émergence de nouveaux cadres et dirigeants noirs qui innovèrent en développant des véhicules organisationnels variés pour appuyer la défense des intérêts de la communauté enfermée. Parmi eux figurent l'Urban League, la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP), la Brotherhood of Sleeping Car Porters, et divers consortiums d'entraide et de solidarité raciale telle que la Universal Negro Improvement Association de Marcus Garvey.

Mais c'est dans la dissection du ghetto noir qu'effectue Kenneth Clark dans *Dark Ghetto* au milieu des années 1960 que l'on trouve sans doute la formulation la plus puissante de l'idée que le ghetto est essentiellement la matérialisation organisationnelle d'un rapport de pouvoir asymétrique entre des groupes ethnoraciaux clos et en conflit – ce n'est pas par hasard si la célèbre étude de Clark, publiée au lendemain des

24. E. Franklin Frazier, *The Negro in the United States*, éd. révisée, New York, 1957, p. 262.

25. E. Franklin Frazier, *The Negro Family in the United States*, éd. abrégée, Chicago, The University of Chicago Press, 1948, p. 232, 234.

26. Frazier (*ibid.*) propose une application directe de la théorie de l'écologie urbaine de Park et Burgess lorsqu'il avance que les

schémas urbains sociospatiaux émergent « à cause de la compétition pour le terrain lorsque la population augmente et la ville s'étend » et que « la localisation de la communauté noire [dans les villes du Nord], comme celle des autres groupes raciaux et culturels, cadre bien avec le schéma d'organisation de la communauté urbaine d'ensemble ». C'était là de la pure orthodoxie chicagoyenne : on se rappelle en effet

que Park et Wirth « croyaient et enseignaient à leurs étudiants de croire que tous les quartiers ethniques étaient – ou avaient été antan – des ghettos, comme la Ceinture Noire. À leurs yeux les Noirs n'étaient qu'un groupe ethnique parmi d'autres, dont la ségrégation était largement volontaire et s'avérerait n'être que provisoire » (Thomas Lee Philpott, *The Slum and the Ghetto: Neighborhood Deterioration and Middle-*

Class Reform, Chicago 1880–1930, New York, Oxford University Press, 1978, p. 136).

27. E. Franklin Frazier, "Negro Harlem, an Ecological Study", *American Journal of Sociology*, 43, juillet 1937, p. 72-88.

28. August Meier et Elliott Rudwick, *From Plantation to Ghetto*, New York, Hill and Wang, 1976, p. 237.

émeutes de Watts, est sous-titrée *Dilemmas of Social Power*. Cette idée est affirmée avec verve d'entrée du livre : « L'Amérique a apporté au concept du ghetto la restriction de personnes au sein d'une zone spéciale et la limitation de leur liberté de choix sur la base de la couleur de peau. Les murs invisibles du ghetto noir ont été érigés par la société blanche, par ceux qui détiennent le pouvoir²⁹. »

Le double « rejet fondé sur la classe et la race » de la part de la société blanche dominée par les classes moyennes s'avère être la racine profonde de la dégradation du logement, du chômage astronomique, de l'instabilité familiale et de l'insécurité endémique, économique aussi bien que physique, qui infectent et caractérisent le ghetto en tant que système social et constellation psycho-émotionnelle³⁰. Pour caractériser ce dernier, Clark invoque les idiomes fortement chargés du colonialisme et de l'esclavage, deux des institutions de violence sociale parmi les plus brutales, plutôt que le critère neutre d'une privation de revenus : « Les ghettos noirs sont des colonies sociales, politiques, éducatives, et – par-dessus tout – économiques ». En conséquence de quoi, leurs résidents sont « des gens sujets [*subject people*], victimes de la cupidité, de la cruauté, de l'insensibilité, et du sentiment de culpabilité et de crainte de leurs maîtres³¹ ».

Enfin, réfléchissant sur la persistance d'une fermeture ethnoraciale rigide en 1976, Oliver Cromwell Cox³² souligne que « le cœur du ghetto tend à constituer une société externe, racialement identifiée », résultant de la « tendance à exclure les Noirs des processus sociaux dominants [qui remonte] à la veille de la Guerre de Sécession ». L'ostracisme des Blancs est, selon le sociologue d'origine jamaïcaine, la force motrice des rapports sociaux et des valeurs distordus qui prévalent parmi les citoyens noirs : « On peut ainsi concevoir les pathologies culturelles du ghetto comme la projection du succès du pouvoir blanc [...]. Si ce n'était sous l'effet de cette pression sociétale intrinsèque, il n'y aurait pas de ghetto racial ; et, ne l'oublions pas, ce mode d'organisation n'est à ce jour pas mis en échec. Il existe des intérêts puissants attachés à sa perpétuation partout dans le pays³³. »

Faire de nécessité politique vertu conceptuelle

La combinaison unique de l'ostracisme de groupe, de la duplication institutionnelle et de l'homogénéité culturelle, assemblée et « verrouillée » durant les années de l'entre-deux-guerres, a joué un rôle clef dans l'avènement du *New Negro*³⁴. Et elle a pesé de tout son poids sur la forme et la trajectoire particulières tant des « relations raciales » que de la métropole aux États-Unis. Car l'enfermement territorial et l'emboîtement [*encapsulation*] organisationnel forcés des citoyens afro-américains ont accéléré la fusion de l'élite mulâtre avec les masses à la peau plus foncée. Elle a donné naissance à une conscience ethnoraciale unifiée ainsi qu'à une culture urbaine hautement distinctive, soutenue par des institutions englobant l'ensemble du groupe et qui devaient fonctionner par la suite comme la matrice des mouvements de protestation collective contre la domination blanche³⁵.

Depuis, le ghetto a été à la fois le berceau et la prison de la civilisation noire américaine. Non seulement il dicte leur destin aux millions de citoyens noirs pauvres qui habitent aujourd'hui encore dans ses vestiges. Sa présence menaçante exerce aussi un impact constant et multiforme sur les trajectoires et les expériences des Afro-Américains des classes moyennes et supérieures qui se sont échappés du chaudron urbain de pauvreté racisée que sont les quartiers de l'*inner city* pour s'élever dans la structure de classes et dans la hiérarchie des places autour de laquelle s'organise la ville. Eux aussi vivent dans l'ombre distante et lugubre du ghetto noir, lors même qu'ils ne résident plus en son cœur historique : ils habitent généralement dans des quartiers ségrégués limitrophes de la Ceinture Noire historique où ils restent fortement exposés au tropisme culturel et à la criminalité de rue qui règnent au sein de cette dernière ; et ils sont soumis à la perception blanche dominante, qui les juge à l'aune des figures menaçantes emblématiques du ghetto noir contemporain que sont le membre de gang violent (pour les hommes) et la fille-mère dissolue et allocataire d'aide sociale (pour les femmes)³⁶.

29. Kenneth B. Clark, *Dark Ghetto: Dilemmas of Social Power*, Middletown, Wesleyan University Press, [1965] 1989. Traduction française : *Ghetto noir*, Paris, Robert Laffont, 1966.

30. La thèse selon laquelle il faut chercher les racines du ghetto dans la domination blanche fut diffusée par la suite par la Commission Kerner sur les Désordres civils, comme en témoigne ce passage souvent cité de son

retentissant rapport : « Ce que les Américains blancs n'ont jamais complètement compris – mais que les Noirs ne peuvent jamais oublier – c'est que la société blanche est profondément impliquée dans le ghetto. Ce sont les institutions blanches qui l'ont créé, les institutions blanches qui le maintiennent, et la société blanche qui ferme les yeux là-dessus » (*The Kerner Report*, op. cit., p. 2).

31. K. B. Clark, op. cit., [1965], p. 11,

souligné par moi.

32. Oliver Cromwell Cox, *Race Relations: Elements and Social Dynamics*, Détroit, Wayne State University Press, 1976, p. 144.

33. *Ibid.*, p. 143.

34. Nathan Irvin Huggins (éd.), *Voices from the Harlem Renaissance*, New York, Oxford University Press, 1976.

35. Roger D. Abrahams, *Positively Black*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1970 ; Aldon

Morris, *The Origins of the Civil Rights Movement: Black Communities Organizing for Change*, New York, Free Press, 1984.

36. Voir l'ethnographie de Mary Pattillo-McCoy, *Black Picket Fences: Privilege and Peril among the Black Middle Class*, Chicago, University of Chicago Press, 2000, sur les aspirations, les dilemmes et les dangers auxquels est confrontée la petite-bourgeoisie noire de Chicago.

En guise de conclusion, on doit souligner que l'éclatement de la dimension ethnoraciale de la relégation urbaine par la légende de l'« *underclass* du ghetto » n'est ni accidentelle ni innocente. Elle est emblématique de la *suppression croissante du facteur racial dans les recherches tournées vers le champ politique* au cours des deux dernières décennies, alors que la « Guerre à la pauvreté » promue par Lyndon Johnson faisait place à la « Guerre à l'aide sociale » lancée par Ronald Reagan et amplifiée par ses successeurs³⁷. Suite au brusque revirement droitier du débat politique étasunien en réaction aux transformations sociales impulsées par les contestations populaires des années 1960, les politiques visant à attaquer les inégalités raciales ont été disqualifiées et remises au placard – à l'exception de quelques mesures cosmétiques, telle que l'*affirmative action*, conçues pour coopter les segments privilégiés et politiquement actifs des catégories subordonnées et apaiser la mauvaise foi raciale de la gauche blanche. Avec l'abandon du « rêve intégrationniste³⁸ », la division raciale a été expulsée de l'ordre du jour national et la ségrégation s'est retrouvée placée hors des limites de la discussion comme de l'intervention publiques³⁹. Les politiques d'État sont ainsi passées du combat contre les disparités ethnoraciales et de classe à l'accompagnement à leurs conséquences par le déploiement d'une double stratégie d'indifférence bienveillante (*benign neglect*) aux échelons supérieurs de la structure sociale et de répression active (*malign neglect*) au bas de cette même structure⁴⁰.

La rétractation conceptuelle de la division raciale dans le débat sur l'*underclass* ne provient pas du fait qu'elle serait devenue un facteur causal moins puissant dans la détermination des chances de vie au sein des régions inférieures de l'espace social étasunien

mais, plutôt, de ce qu'elle est un sujet qu'il n'est pas convenable d'aborder pour les chercheurs qui entendent être « pertinents » et « influencer » les préoccupations présentes des élites étatiques. Sa logique n'est pas intellectuelle mais tactique ; elle reflète non pas des contraintes cognitives mais une censure politique auto-imposée au moment où le débat public sur le sujet dérive toujours plus vers la droite.

Tout comme la thématique articulant *groups, taxes, Big Government, crime*, la « Guerre à la drogue » et la « réforme du *welfare* » a fonctionné à la manière d'un langage codé permettant aux dirigeants politiques d'alimenter et d'enrôler les forces de la réaction raciale et sociale dans le champ politique⁴¹, l'*underclass* et les autres termes ostensiblement « déracisés » dérivant de la conception du ghetto fondée sur l'échelle de revenus servent à désigner (et dénoncer) les Noirs turbulents et non méritants sans avoir à recourir à un langage visiblement « coloré⁴² ». Les chercheurs qui ont aidé à effectuer la réduction du ghetto au taudis urbain ont *fait de nécessité politique vertu conceptuelle* : ils ont effacé avec zèle de leur cadre analytique le principal nœud causal que l'État américain refuse obstinément de reconnaître, d'affronter et de dénouer lorsqu'il se préoccupe des disparités sociales et de la pauvreté, à savoir la division raciale. Assimiler le ghetto à la pauvreté extrême sans référence à ses sous-basements ethnoraciaux participe ainsi, sinon d'une démarche intellectuelle réactionnelle ou réactionnaire [*scholarship of backlash*], du moins d'une *démarche de retrait et d'acquiescement* à la structure existante hyperségrégée de la ville et de la société étasuniennes.

Traduit de l'anglais (américain) par Sébastien Chauvin

37. Joel F. Handler, *The Poverty of Welfare Reform*, New Haven, Yale University Press, 1995, et Loïc Wacquant, « Les pauvres en pâture : la nouvelle politique de la misère en Amérique », *Hérodote*, 36(2), été 1997, p. 48-60.

38. Gary Orfield, « Race and the Liberal Agenda: The Loss of the Integrationist Dream, 1965-1975 », in Margaret Weir, Ann Shola Orloff et Theda Skocpol (dir.), *The Politics of Social Policy in the United States*, Princeton, Princeton University Press, 1988, p. 313-355.

39. Jerome Miller note, dans *Search and*

Destroy: African-American Males in the Criminal Justice System (Cambridge, Cambridge University Press, 1996), qu'une suppression similaire du facteur racial a touché les recherches récentes sur la justice pénale sous l'effet d'une pollinisation croisée avec les travaux sur l'*underclass*, alors même que la population carcérale explosait et se « colorait » rapidement.

40. L'expression de *benign neglect* fait référence à la politique d'indifférence bienveillante aux inégalités raciales préconisée par Daniel Patrick Moynihan, conseiller (démocrate) du Président (républicain)

Richard Nixon à l'entame de la décennie 1970, avec l'idée que les dites inégalités se résorberaient d'elles-mêmes et que les attaquer de front ne ferait qu'attiser les conflits distributionnels entre Blancs et Noirs [NdT]. Voir Loïc Wacquant, « De l'État charitable à l'État pénal : notes sur le traitement politique de la misère en Amérique », *Regards sociologiques*, 11, 1996, p. 30-38.

41. Thomas Byrne Edsall et Mary D. Edsall, *Chain Reaction*, New York, Norton, 1991.

42. « Les termes tels que "pauvreté", *inner city*, et "les vrais exclus" [*the truly disadvantaged*] camouflent intentionnellement la vraie

nature de leur démarche. Ainsi on assiste au spectacle d'un débat national sur la division raciale qui a été purifié de toute mention du facteur racial » (Stephen Steinberg, *Turning Back: The Retreat from Racial Justice in American Thought and Policy*, Boston, Beacon Press, 1995, p. 214). [L'expression « *The Truly Disadvantaged* » fait référence au livre influent de William Julius Wilson, *The Truly Disadvantaged: The Underclass, the Inner City, and Public Policy*, Chicago, University of Chicago Press, 1987 (traduction française : *Les Oubliés de l'Amérique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1993) – NdT].